

tout nouveaux. Pouvais-je voir sans émotion s'animer et palpiter le marbre de cette belle statue? Berthe de Langenais, accoudée sur une console antique, vêtue de noir, le front légèrement coloré, l'indécision dans ses yeux de feu, m'apparaissait avec un charme que je ne lui connaissais pas.

Ce n'était plus la belle fille au profil sévère qui me parlait appuyée sur un in-folio, dans une bibliothèque immense, lugubre comme une nécropole. Cette créature imposante que je voyais à travers un nuage olympien, sur laquelle il me semblait impossible de porter une main profane, descendait du piédestal où mon imagination l'avait placée; la statue se faisait femme; et j'étais, moi, le Prométhée qui venait d'allumer le feu sacré dans ce cœur naguère insensible.

A la vue de mon œuvre, je ressentis un immense mouvement d'orgueil; je fus transfiguré à mes propres yeux, je me sentis élevé de toute la hauteur que cette femme avait parcourue pour venir jusqu'à moi, qui, la veille encore, me trouvais si petit devant elle. Qui pourra dire la puissance de l'amour-propre satisfait ou blessé sur la direction de nos sentiments? Une heure avant, rien de ce qui ressemble à l'amour ne m'attirait vers cette jeune fille; maintenant, il me semblait qu'un épais bandeau m'était arraché et que la lumière se faisait pour ma vue; je sentais mon cœur monter à mes yeux et à mes lèvres; le sang battait dans mes artères, une révolution foudroyante s'opérait en moi. Eperdu et fasciné, je me rapprochai d'elle, je lui pris la main, et je lui dis avec un accent profondément ému:

— Vous avez le cœur admirable comme votre intelligence et comme votre beauté.

J'avais serré doucement cette main que je sentais brûlante; elle me laissa un instant, non moins émue que moi et pâle comme un lys; je crus qu'elle allait s'évanouir; elle respira mes fleurs, retira lentement sa main que j'avais gardée et s'éloigna en me faisant un geste d'adieu.

Je restai là, étourdi, fou, plein de sa pensée, l'œil fixe et ne voyant plus. La voix de Claire me fit descendre brusquement du ciel sublime où j'étais monté. L'ange blond, debout à quelques pas, dans un rayon de soleil où il semblait flotter, m'appela de sa voix la plus harmonieuse: je courus à elle.

— Venez, me dit-elle, je veux vous montrer mes fleurs et mes oiseaux.

Je la suivis sans conscience de ce que je faisais.

Elle me conduisit dans un angle du jardin formé par d'épaisses charmilles. Là, sous une toiture vitrée, fermée par des grilles circulaires en fil de fer, une quantité d'oiseaux rares voltigeaient parmi des fleurs mêlées à profusion. Elle ouvrit avec une clé cette volière charmante, et nous ne parcourûmes ensemble toutes les richesses. Au centre, au milieu d'une pelouse en miniature, un jet d'eau formait un petit bassin dont l'eau miroitait sur un sable doré.

— Tous ces oiseaux me connaissent, dit-elle; ils ont tous un nom et répondent quand je les appelle.

En effet, ces gracieuses petites bêtes accouraient à sa voix et semblaient se disputer ses caresses; je n'ai de ma vie vu de spectacle plus enchanteur. Dans ce paradis terrestre, chaque fleur est un être animé pour elle et par elle. Elle me racontait leur origine, leur naissance, leur âge, leurs maladies; un jour elle connaîtra leurs amours. Les fleurs et la jeune fille s'identifiaient par une sympathie mystérieuse.

— On ne les cueille jamais, me dit-elle; quelquefois, cependant, quand je veux faire bien plaisir à mon père ou à ma cousine, je leur donne une de ces fleurs.

Berthe venait de me faire oublier Claire; Claire, maintenant, était tout entière devant mes yeux, seule dans ma pensée. Oh triste nature que la nôtre! faiblesse misérable que notre force! Claire venait de m'arracher au ciel où Berthe m'avait enlevé, mais c'était pour me faire descendre dans un Eden dont elle était l'Eve sans tâche.

Je la vis s'arrêter devant un rosier chargé des plus belles roses blanches; elle regarda celle que je lui avais donnée et qui était à sa ceinture; elle hésita, je la compris et je demeurai là, frissonnant. Enfin, elle choisit parmi les roses la plus belle et la plus fraîche, la cueillit et me la donna en disant:

— Tenez, nous voilà quittes.

— Non, lui dis-je en portant sa fleur à mes lèvres, c'est la rose de Notre-Dame.

Elle rougit comme une églantine, joua sans rien dire avec ses oiseaux; puis, colombe effarouchée, elle courut vers la porte de la volière et s'enfuit à travers les arbres.

Je restai là quelque temps, je marchai, j'allai, je revins, sans aucun sentiment de moi-même. Je murmurais à demi-voix deux noms: Berthe, Claire; je regardais, sans la voir, la fleur qu'elle m'avait donnée, j'étais fou.

Je marchai machinalement quelques minutes. Quand la faculté de penser me fut revenue, je descendis en moi, je vis le chaos de mon cœur, et j'en fus épouvanté. J'aimais, j'aimais éperdument, mais laquelle?

Je courus à la porte de l'hôtel.

— Prévenez, dis-je au concierge, que je ne déjeunerai pas.

Je sortis sans savoir où j'allais, et, la tête perdue je me mis à errer à travers la ville.

IX.

LA RAISON DE LOUIS MONOT.

Des sentiments tumultueux, des impressions contraires s'élevaient en moi violents et confus, et se disputaient mon cœur. Honteux de ce désordre de la pensée, humilié de ma faiblesse, effrayé des passions que je sentais bouillonner, je courus longtemps au hasard, comme si le grand air devait faire sur ma raison l'effet d'une douche glacée sur la cervelle d'un fou; mais cette course effrénée ne me suggérait pas une idée qui fût de nature à calmer mon exaltation; un nom, une figure, une incarnation du scepticisme, une évocation de l'abîme apparemment soudain à ma pensée, Louis Monot! Louis Monot, c'était l'antidote à toute poésie, la glace sur la passion, la mort contre la vie; je courus chez le procureur de la république.

— Eh! me dit-il en m'apercevant comme te voilà renversé! Que t'arrive-t-il?

Ah! pour moi-même, pour mon honneur, pour ma propre estime, j'ai besoin de te dire l'hésitation dont je fus saisi; suis-je pardonnable d'avoir cédé? Livrer aux commentaires de cette basse nature ces deux jeunes filles si nobles par le cœur, n'était-ce pas les profaner? Je me laissai tomber dans un fauteuil, triste, accablé, ne répondant pas. Monot est de ces gens qu'un instinct jaloux porte à se réjouir du malheur de leurs amis; cependant le ton de sa voix marquait une commisération sincère.

— Mais que t'arrive-t-il donc? s'écria-t-il de nouveau. Est-ce que notre mariage serait manqué?

— Au contraire, fis-je avec accablement.

— Comment, au contraire! alors, que demandes-tu, qu'as-tu? Je ne suis pas sorcier.

L'intérêt qu'il me témoignait vainquit mes répugnances. Je n'aurais pas dû mettre le pied

dans cette maison, mais une première faiblesse n'est jamais que la préface d'une seconde.

— Ecoute, lui dis-je, voici ce qui m'arrive: Berthe de Langenais est une très belle personne...

— Grande, brune, interrompit Monot, maîtresse femme, un peu bas-bleu, très pieuse, élevée par un curé et par trois momies de l'ancien régime. Connu!

— Comment sais-tu cela? dis-je, un peu froissé de ce ton leste, à propos d'une personne pour qui je professais un respect si profond.

— Et ma police! répondit-il en se rengorgeant.

— Ta police a mal jugé ce qui pour elle est placé beaucoup trop haut.

— Là! là! ne te fâche pas. Tu sais que je ne me pique point de poésie; pour moi tout se réduit à la vile prose, au positif.

— Eh bien! j'épouserai Berthe quand je voudrai.

— Alors, qu'attends-tu? te plaît-elle?

— Je ne connais rien de plus parfait sous le ciel.

— Continue.

— Berthe a une cousine.

— Oui, dit Monot, Mlle Claire de Langenais, ravissante blonde de vingt ans, faite à ravir, musicienne achevée, pas de fortune. Après!...

J'hésitai de nouveau; mais si j'ai les vertus de l'amitié, j'en ai toutes les faiblesses. Et puis, le cœur qui souffre a tant besoin de s'épancher!

— Eh bien! lui dis-je, devine ce qui m'arrive.

— Tu es amoureux de Claire.

— Je les aime toutes les deux.

Monot se renversa dans son fauteuil et partit d'un éclat de rire qui me déconcerta.

— Allons, s'écria-t-il, après avoir donné un libre essor à sa cruelle gaité, l'histoire est ravissante; elle est digne de toi. Délicieux, mon cher, délicieux. Brune ou blonde! Non! brune et blonde; toutes les deux! ah! c'est charmant.

Je me levai avec colère.

— Ne plaisante pas, m'écriai-je. Ceci est une affaire sérieuse.

— Pardieu, reprit Monot, ceci dépendra de ce que tu vas faire. Ou tu renonceras à te faire aimer de Mlle Claire, ou.....

Mais pourquoi profanerais-je ces pages toutes remplies des plus pures émanations de mon cœur, en reproduisant ici les honteuses déclamations dont cet homme commençait par accueillir mes confidences! Il exhuma de nos souvenirs

une histoire qui m'est personnelle et que tu m'épargneras l'humiliation de te raconter.

Armé de ma vie passée, Monot avait raison contre moi : je l'écoutais d'un air sombre et ne répondais pas.

Il continua sur le même ton de persiflage amical.

— Ah ! si Saint-Lambert, l'homme fort, était ici, tu l'étonnerais comme tu m'étonnes. Trois jours passés auprès de deux ingénues entre un chevalier de Malte asthmatique, une vieille coquette de l'ancien régime, un bonhomme d'émigré et un curé chauvin d'impérialisme, et tu deviens scrupuleux comme un séminariste. Que sera-ce donc dans un mois ? Comme te voilà fait, mon pauvre Robert ! quelle métamorphose ! Le marquis de Langenais, le beau viveur, le passeur par excellence, le Lauzun du boulevard de Gand, le gentilhomme sans préjugés, le héros du cynisme élégant, le voilà ! le voilà en adoration platonique devant deux provinciales !

Monot disait vrai. Trois jours à l'hôtel Langenais avaient suffi pour renverser tout l'échafaudage de sophismes et de pauvretés à l'aide duquel j'avais exalté jusqu'à ce jour des vices dont je rougissais maintenant. Accablé à mes propres yeux sous une honte qu'il ne soupçonnait pas, je me demandais si ce double amour n'était pas une volonté du ciel, un juste talion : si je n'étais pas indigne d'aspirer à la main d'un de ces deux anges et si la justice divine ne me châtiât pas, en m'interdisant même l'amour, après m'avoir laissé deviner ses félicités.

Monot ne comprit pas mon silence, et continua sur ce même ton railleur.

— Du reste, tu devais en venir là quelque jour ; tu as été fanfaron de vice, mais le vice n'a jamais pénétré au-delà de ton épiderme. Je te l'ai prédit cent fois. Tu finiras par épouser une bonne femme dans quelque coin de province où tu t'enterreras sans rémission dans la tombe du pot-au-feu ; tu auras des enfants morveux et criards que tu trouveras charmants ; tu seras bon père, bon époux, bon garde national et bon électeur : voilà ton horoscope. Heureusement pour toi, et je t'en félicite, le hasard t'a bien servi. Marquis ruiné tu trouves une héritière qui, par fanatisme de ton nom, s'immole à toi avec ses deux cent mille livres de rente : je t'en ai déjà fait mon compliment, je te le renouvelle. Was, ajouta Louis Monot, en étendant ses deux mains au-dessus de ma tête, avec un geste plai-

sant, que ton curé te bénisse, et que la vertu te soit légère.

Je coupai court à cette verve impitoyable.

— Tais-toi, lui dis-je avec emportement, tu ne conçois que le mal, tu n'as d'éloges que pour l'infamie.

Monot croisa les bras et hocha la tête.

— Mon cher, tu as été malade plus d'une fois, malade longtemps, malade à en mourir ; pendant que les gracieux compagnons de tes brillantes débauches te laissaient râler tout à l'aise en disant : — Ce pauvre garçon !... moi je m'installais à ton chevet et j'y restais nuit et jour.

— C'est vrai, interrompis-je d'une voix sourde ; tu t'es obstiné à me sauver la vie. Mauvais service ! Je voudrais être mort.

— Il n'y a, dit Monot avec dédain, que les privilégiés de la fortune et du hasard qui parlent ainsi.

Je lui tendis la main :

— Pardon, lui dis-je, j'ai tort ; tu es un ami, c'est vrai, mais je te parle sérieusement, réponds-moi de même. Pourquoi persifler quand tu me vois souffrir ?

— Soit, dit Monot en s'asseyant, causons gravement. Tu viens à Dijon pour y épouser ta cousine ; l'affaire marche à souhait ; le notaire est là, on n'attend que ta signature ; la fiancée te plaît, mais il se rencontre une autre jeune fille également ravissante dont tu deviens amoureux, et te voilà comme l'âne de Buridan. A tort ou à raison, tu as abandonné les errements de ta vie passée. Dès ce moment, ta conduite est tracée ; tu renonces purement et simplement à Mlle Claire. La chose est bien simple. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, comme dit Alfred de Musset ; il faut que ta passion soit satisfaite ou refoulée : c'est à toi de choisir.

— Hélas ! dis-je avec un profond soupir, je ne sais laquelle je dois préférer ; cette indécision me désole ; vois-tu, quand je suis à côté de Berthe, je ne vois qu'elle, je demeure enchaîné à cette beauté surhumaine. Auprès de Claire je sens toute ma force et toute ma raison s'éteindre dans une délicieuse ivresse. L'air que je respire et qui l'enveloppe me grise comme le hachich des Orientaux ; j'ai les idées les plus absurdes, je voudrais m'élever avec elle à travers l'espace, je voudrais me coucher à ses pieds et y mourir. Je sens que je mettrais en morceaux tout obstacle qui s'élèverait entre nous ; je tuerais comme un reptile l'homme qui me la disputerait. Oh !

malheur ! malheur ! si quelqu'un se lève entre elle et moi.

La violence de mes paroles impressionna Louis Monot : il devint tout à fait sérieux.

— Mais, me dit-il, comment arranges-tu cette passion nouvelle avec ton mariage futur, arrêté, je crois ?

— Est-ce que je le sais ? Est-ce que tu m'entendrais dire toutes ces folies si je le savais !

— Comment ! aurais-tu, par hasard, la tentation de renoncer à l'héritière ?

J'hésitai : mon cœur l'emporta.

— Oui, répondis-je.

Monot se leva stupéfait.

— Décidément, dit-il, traite-moi de misérable, si bon te semble ; tu es fou, Robert, archifou. Mais tu ne parles pas sérieusement.

— Si ! je parle très sérieusement.

— Mais Claire n'a pas de fortune.

— Je le sais.

— Berthe est plus belle, plus instruite, plus spirituelle, plus grande dame. Elle a deux cent mille francs de rentes.

— Je le sais.

— Et tu veux renoncer à cet énorme coup de fortune ?

— J'hésite.

— Voyons, me dit Monot, avec l'apparence d'un intérêt réel, veux-tu raisonner posément ?

— Je suis venu pour cela.

— J'admets de ta part une inqualifiable folie ; je suppose que tu vas épouser Claire. Pure hypothèse, entendons-nous bien ; hypothèse dont la réalité me paraît absurde, inouïe, phénoménale.

D'abord, te voilà brouillé avec mademoiselle Berthe de Langenais : c'est incontestable. La discorde entre dans cette maison si calme, elle y entre avec la jalousie, avec le scandale, avec le désespoir peut-être ; elle y entre par ta faute, amenée par toi ; là, où l'on t'appelait pour ton bien, tu porteras le malheur et le deuil. Ces deux jeunes filles, unies comme deux sœurs, deviennent d'irréconciliables ennemies : c'est toi qui l'auras voulu.

Au milieu de toutes ces ruines, j'admets (autre hypothèse irréalisable) que ton bonheur s'est fondé. Ecoute-moi, sans prévention, impose silence à ton cœur, ne consulte pas l'exagération du sentiment, raisonne avec ton bon sens. Te voilà marié : Claire est ravissante, elle a toutes les vertus, toutes les séductions : tous ces trésors sont à toi, ton bonheur est une longue

Une Conversion. — Vol. D. No. 9.

extase ; cependant la lune de miel ne sera pas éternelle : j'admets qu'elle dure un an, deux ans, dix ans, si tu veux. Tu sais le vers de Musset :

L'amour, ô l'étrange nature !
Vit d'inanition et meurt de nourriture.

A cette heure, tu en es à l'inanition ; où en seras-tu après dix ans de nourriture ? Si succulente qu'elle soit, n'en seras-tu pas blasé ? L'heure du regret sera venue, et le regret te restera seul, seul, entends-tu bien, car tu n'auras pas, à la place de l'amour envolé, cette magnifique compensation qui s'appelle la fortune.

— Cet amour dont tu m'annonces la fin, dis-je en secouant la tête, peut devenir la plus délicieuse des intimités.

— Soit, reprit Monot avec calme ; je suppose qu'après dix ans de mariage, tu ne sois pas encore blasé sur la beauté de ta femme : je suppose que tu auras le même plaisir à recueillir les chants de cette voix charmante ; je suppose que sa conversation conservera pour toi la même nouveauté piquante ; je suppose que, dans dix ans, tu subiras le même entraînement que tu subis pour Claire à demi inconnue, poétique et virgine comme une héroïne de ballade. Tu auras des enfants, c'est-à-dire des charges nouvelles ; pour les élever, il faudra de l'argent, en auras-tu ? Tu n'as plus rien, et Claire est aussi pauvre que toi. Mais pour toi, pour ta femme, pour tes enfants, je le répète, il te faut de l'argent ; c'est prosaïque, c'est misérable, c'est abject ce que je te dis là ; mais c'est vrai, vrai comme la vie. Un mari, une femme et des enfants ne vivent pas de l'air du temps, ni même de l'ivresse d'un éternel amour : il leur faut de l'argent, il leur en faut surtout, quand le mari s'appelle le marquis de Langenais. Eh bien ! voici la question brutale : où prendras-tu de l'argent ?

— J'en gagnerai, répondis-je avec un air superbe qui fit sourire l'impitoyable Monot.

— Ah ! tu en gagneras ? J'en gagnerai ; c'est bientôt dit ! Et comment ?

La question m'embarrassa ; cependant je répondis avec assez d'aplomb :

— Tu sais que mes essais de peinture ont été encouragés.

— Réduis cette ressource à sa valeur ; pas d'illusions ! elle suffirait à peine à te faire vivre seul d'une existence que tu ne supporterais pas six mois. Y a-t-il en toi l'étoffe d'un grand peintre ? C'est possible, mais tu n'oserais l'affir-

mer. Cite-moi donc un homme de talent qui n'ait pas commencé par de laborieuses études. De tous les arts, la peinture est peut-être celui qui en exige le plus. Est-ce à trente ans, absorbé par un amour qui te rend insensé, que tu crois possible de commencer des études de peinture, c'est-à-dire un travail journalier de dix heures ? Réponds.

— J'ai la littérature.

— Surtout en temps de république ! Mais, dis-moi, quelles connaissances as-tu dans ce monde-là où tout se fait par camaraderie ? Ignore-tu que les derniers venus sont exploités et que les anciens prélèvent la part du lion ! As-tu bien calculé ce qu'il faut d'efforts pour soulever la croûte épaisse de ce béotisme bourgeois qui pèse sur le talent, sur le génie même encore inconnu ? Un journal ne publie que des feuilletons signés d'un nom plus ou moins populaire ; l'éditeur est un mythe pour le débutant ; le lecteur n'achète le livre que sur l'étiquette du nom d'auteur. Hégésippe Moreau meurt à l'hôpital, Escousse et Lebas se sont tués de compagnie, et tant d'autres, mon pauvre Robert.

Crois-moi, pas d'illusions !

— Je puis demander un emploi au gouvernement.

— Lequel ? Tu n'as pas d'antécédents, tu ne peux être nommé préfet d'embée. Tu seras sous-préfet, sous-préfet ! Trois mille francs d'appointements, quatre, cinq si tu veux. La bourgeoisie de l'endroit, amentée contre toi parce que tu es marquis, le journal rouge du chef-lieu te jetant périodiquement la lie de son écritoire, ta femme et tes supérieurs te défendant de te commettre avec l'injurieux folliculaire, l'obéissance passive devenue ta vie : voilà ton bilan ! Passons à un autre exercice pour gagner de l'argent. Après !

— Bah ! dis-je en essayant de me raidir contre l'évidence, un amour qui remplit la vie est au-dessus de toutes ces misères.

— C'est la folie et non la raison qui parle en toi, reprit Monot. Laisse-moi te disséquer, je te connais. Quel que soit ton amour, il s'éteindra par la possession. Tu te fatigueras de Claire comme tu t'es lassé de tant d'autres ; c'est une question de temps. Il est probable que, dans les premiers jours, vous supporterez ensemble et gaiement les privations de la pauvreté, mais cette gaiété factice ne durera pas. Sais-tu ce que c'est que la pauvreté pour en parler si cavalièrement ? Ne crois jamais à ceux qui disent qu'on la peut traiter ainsi. Sous le masque qui

rit il y a la face qui pleure ; sous la raillerie contre le destin, telle qu'on la débite en plein vent, dans la parade que nous jouons tous, il y a des convulsions et le blasphème contre Dieu. Que Dieu t'épargne ces tortures, Robert ! L'amour, dis-tu, nous met au-dessus de ces misères. Insensé ! quoi ! tu n'as pas pu vivre seul avec trente mille francs de rente et tu veux faire subsister, avec la dixième partie de cela peut-être, toi, ta femme et tes enfants !... Quoi ! tu as dévoré, en moins de huit années, — un million ! — et tu parles de renoncer pour la vie aux jouissances dont l'habitude est devenue ta seconde nature. Toi, le magnifique, le prodigue par excellence, tu acquiesceras subitement une économie qu'il faudra pousser jusqu'à l'avarice. Habitué du Café de Paris, tu compteras avec ta gouvernante ; habitué de l'Opéra, tu renonceras à tout plaisir ; tu ménageras tes habits, tes bottes, ton feu, ta lumière : tu ne monteras pas dans l'omnibus pour épargner six sous. Pauvre ami ! Après un an de cette vie, tes cheveux auraient blanchi, tu maudirais ce fatal amour, tu maudirais la vie ; si la mort venait, tu la bénirais.

Je voulus essayer de répondre, mais les bonnes raisons manquèrent. Louis Monot continua gravement :

— Une jeune fille, noble comme toi, belle comme une reine, élevée comme une princesse, est venue et t'a dit : Me voici, je me donne à vous. Votre âme est affamée d'amour, nulle femme n'est mieux faite que moi pour l'inspirer et pour l'éprouver : l'amour, vous l'avez en moi. Elle t'a dit : Vous avez des goûts splendides ; vous aimez les meubles somptueux, les valets, les chevaux, les chiens, le plaisir sous toutes les formes, le luxe dans tous ses raffinements ; cependant, vous êtes tellement ruiné que le suicide vous a tenté. Eh bien ! je possède une fortune immense ; cette fortune je vous la donne. Perdu au milieu de ténèbres sans issue, vous appelez la mort ; je vous ramène à la vie.

Quoi ! tu peux balancer une minute ! Entre la misère et le luxe, entre une position splendide et une abjection infime, un homme intelligent et fier peut avoir l'incroyable faiblesse de caractère qui te fait hésiter ? Ami, reviens à toi. Ni faiblesse, ni folie, ni absurdité ! sois un homme et non pas un enfant.

Sans répondre et sans lever les yeux, je laissai tomber ma tête dans mes mains. J'étais vaincu.

Monot voulut m'achever.

— Ecoute, continua-t-il en appuyant sa main sur mon bras comme pour mieux imprimer en moi l'effet de ses paroles, écoute : Avant de lier avec toi dans le sac de la misère une jeune fille charmante, qui ne t'a fait aucun mal, avant de la précipiter avec toi dans un abîme qui va droit aux malédictions et à la tombe, réfléchis, non plus à toi seul, mais à elle.

Dire : nous sommes tous deux sans fortune, je ne la fais point descendre et ne lui dois rien, c'est raisonner dans le faux. Songe que, malgré son peu de fortune, elle a reçu la même éducation que sa cousine, l'éducation d'une héritière ; elle a vécu dans un hôtel splendide, servie par vingt domestiques, baignée dans la richesse depuis le berceau.

De quel droit vas-tu l'arracher à cette vie si douce pour lui imposer ta misère ? Ecoute ta conscience, elle t'accusera. Ta conscience te dira que tu vas sacrifier Claire de Langenais à l'égoïsme de ta passion.

Il est possible que cette ange fasse ton bonheur, mais es-tu bien sûr de faire le sien ? Quand tu la verras, si jeune, si belle, si bien faite pour régner dans un salon, pauvre, ternie, mal vêtue, dénuée de tout par ta faute, n'auras-tu donc pas de remords ? Ne crains-tu pas qu'un jour elle t'accuse ? Ne crains-tu pas qu'elle te maudisse ? Prends garde, mon ami, prends garde. La passion t'aveugle. Dans cet amour, tu vois le ciel pour toi ; dans ce mariage, ma raison voit un enfer pour Claire de Langenais.

X.

POÉSIE BRUNE.

Toute mon exaltation était tombée pièce à pièce sous le positivisme implacable de Louis Monot. Les aspirations du cœur étaient refoulées maintenant sous les glaces de la raison, qui reprenait en moi son empire. Je revenais, honteux de moi-même, presque irrité contre Claire, cause innocente d'une faiblesse que je me reprochais.

Quand la porte massive de l'hôtel Langenais se rouvrit devant mes pas, lorsque mes pieds recommencèrent à fouler ces appartements somptueux où tout flattait si bien mes ardeurs sensuelles de la richesse, je me pris à rire de cette niaiserie qui m'avait inspiré de remplacer tant d'opulence par je ne sais quel amour de romance en trois couplets. Les paroles de Louis Monot

faisaient leur chemin : le vieil homme reparais-
sait.

Aujourd'hui que tout est fini, plus de deux mois après, maintenant que le calme a remplacé le désordre de mes idées, je rougis de me rappeler qu'une dureté presque brutale chassa de ma pensée l'ineffable douceur dont Claire l'avait enivrée. Sous l'influence de mon sceptique ami, j'avais retrouvé, dans toute leur crudité, mes théories parisiennes sur le cas qu'on doit faire des hommes, des sentiments, de l'impulsion du cœur ; sur la vie, que j'appelais une farce grotesque, indigne d'être prise au sérieux par un homme de tête. Suis-je donc venu chercher ici des amourettes, me disais-je en montant l'escalier que je foulais en maître ; à quoi bon l'amour ? Ruiné, ce qu'il me faut, c'est une fortune nouvelle, c'est une héritière, fût-elle stupide et bossue. Je la trouve belle, intelligente, impressionnable, et je me laisse aller à la première séduction qui m'arrête : imbécile !

Au moment d'entrer dans le salon, je m'aperçus que je portais encore à la boutonnière la rose cueillie par la main de Claire : je l'arrachai vivement et m'approchai d'une fenêtre pour la jeter, mais quelle merveilleuse facilité d'impressions diverses, lorsque des sentiments opposés se disputent la possession de notre âme ! Au moment d'accomplir ce sacrifice, mon cœur battit, je m'arrêtai, je regardai cette fleur avec une tendresse involontaire, et, ne pouvant me résoudre à m'en séparer, je la cachai dans mon sein. — Toujours la lutte de l'esprit et du cœur !

Mes cousines étaient au salon. Je rencontrais à la fois leur sourire, si différent, mais si gracieux sur ces deux visages. Dominé par mes idées nouvelles, je me détournai de Claire, et ne lui adressai que des banalités polies ; tous mes regards et tous mes soins furent pour sa campagne. Claire n'eut pas de peine à s'en apercevoir : un étonnement douloureux se peignit dans ses yeux : elle dut se demander intérieurement si elle m'avait offensé ; la pauvre enfant ne pouvait me comprendre. Berthe ne remarqua pas ce changement ; n'avait-elle pas de moi tout ce qu'elle pouvait désirer ! Rien ne rend aveugle comme une affection satisfaite !

Elle me fit d'affectueux reproches sur ce que je les avais abandonnées à déjeuner. Je m'excusai en disant que j'avais à Dijon un ami, M. Louis Monot, procureur de la République, et que j'étais allé déjeuner chez lui. La vérité est que je n'avais pas déjeuné. Les orages du cœur